

Multiplicité interstitielle

Pascal Nicolas-Le Strat



Multiplicité interstitielle

Ce texte est issu d'une recherche portant sur les interstices urbains temporaires, les espaces interculturels en chantier et les lieux de proximité, dans le cadre du programme interdisciplinaire de recherche "Art - Architecture et Paysage" du ministère de la Culture et du ministère de l'Équipement. Nous l'avons conduite en collaboration avec Constantin Petcou, Doina Petrescu, François Deck et Kobe Matthys. Cette recherche est largement redevable aux échanges que nous avons eus avec les habitants de La Chapelle et avec les nombreux artistes, activistes, architectes ou associatifs qui ont été associés à un moment ou un autre à nos travaux¹.

Les interstices représentent ce qui résiste encore dans les métropoles, ce qui résiste aux emprises normatives et réglementaires, ce qui résiste à l'homogénéisation et à l'appropriation. Ils constituent en quelque sorte la réserve de "disponibilité" de la ville. Du fait de leur statut provisoire et incertain, les interstices laissent deviner ou entrevoir un autre processus de fabrication de la ville, ouvert et collaboratif, réactif et transversal. C'est effectivement sur ce plan-là, à la fois méthodologique et formatif, politique et euristique, que se vérifie l'importance de l'expérience interstitielle.

1. De l'intérieur et par l'intérieur

L'interstice desserre les contraintes. Mais cette trajectoire libératrice ne nous exonère pas d'une réflexion sur cette autonomie qui se dessine et sur la forme que nous voulons lui donner. Philippe Pignarre et Isabelle Stengers le formulent ainsi : « que peut un interstice est une inconnue, à ceci près que la notion d'interstice appelle le pluriel. [...] L'interstice ne donne en effet pas de réponse, mais suscite de nouvelles

¹ La problématique de cette recherche (2005-07), établie par Doina Petrescu et Constantin Petcou, peut être consultée sur le site : www.iscra.fr

Multiplicité interstitielle

questions »². L'expérience interstitielle crée ses propres dimensions à partir de ce qu'elle explore et agence. Elle s'indexe essentiellement sur son propre processus : « ce sur quoi il porte et ce pour qui il importe »³. L'expérience fait donc retour sur ses initiateurs et les expose à leur propre implication. Pour qui importe-t-elle ? A quoi se destine-t-elle ? Ce rapport critique que l'expérience entretient avec elle-même n'est pas principalement déterminé par une instance extérieure qui lui fixerait un sens (un idéal) ou dont elle devrait se démarquer (une domination). Il tient essentiellement au caractère indécis et ouvert, hétérogène et pluriel des dynamiques qui s'amorcent. Si nous emboîtons le pas à Henri Lefebvre, nous dirions qu'un interstice se déploie à plusieurs niveaux de réalité et que chacun de ces niveaux se déterminent par rapport aux autres. Chacun devient en quelque sorte l'expérience critique de l'autre. Ces différents niveaux de réalité s'interpellent réciproquement. Là se niche la source de nombreux questionnements. Là s'esquissent le contour et le tracé d'une autonomie en devenir. L'interstice se constitue à un niveau politique; il tente de faire rupture avec l'ordonnement classique de la ville. Mais il affronte également ses propres contraintes quotidiennes; l'expérience intègre des rythmes et des rituels, des habitudes et des familiarités. L'expérience interstitielle englobe donc "la critique de l'art par la quotidienneté et la quotidienneté par l'art, celle des sphères politiques par la pratique sociale quotidienne et inversement. Elle comprend aussi, dans un sens analogue, la critique du sommeil et du rêve par l'éveil (et inversement), la critique du réel par l'imaginaire et par le possible, et réciproquement. C'est dire qu'elle commence par établir des rapports dialectiques, des réciprocitys et des implications"⁴. L'expérience interstitielle est donc avant tout une mise en questionnement et un questionnement qui se diffracte selon plusieurs points de vue, à différents niveaux de réalité - un

2 *La sorcellerie capitaliste - Pratiques du désenvoûtement*, éd. La Découverte, 2005, p. 149.

3 Idem, p. 149.

4 **Henri Lefebvre**, *Critique de la vie quotidienne 2 - Fondements d'une sociologie de la quotidienneté*, L'Arche éditeur, 1961, p. 25.

questionnement qui procède par l'intérieur et de l'intérieur et qui rend cette expérience fondamentalement indécidable. « Celui qui sait déjà ne peut aller au-delà d'un horizon connu. J'ai voulu que l'expérience conduise où elle menait, non la mener à quelque fin donnée d'avance ? »⁵.

2. Se porter en avant

Une discontinuité, aussi marquée soit-elle, n'est pas assurée de durer. L'impulsion initiale s'estompe. La ligne de rupture devient difficile à tenir. Nombre d'expériences, et parmi les plus créatives et les plus radicales, finissent par rentrer dans l'ordre, par le fait d'une lassitude qui emporte les meilleures volontés ou d'une institutionnalisation qui, insidieusement, assimile et phagocyte le processus expérimental. L'interstice a vécu; ses perspectives se referment, se restreignent. Il n'existe aucune initiative qui ne soit assimilable, aucun projet qui ne soit récupérable. Rien dans leur définition ou dans leur constitution ne saurait les protéger. Seul leur mouvement d'autonomisation, leur ingéniosité et leur intelligence des situations leur permettent de résister, seule leur performativité expérientielle et existentielle leur accorde les ressources pour durer. Leur salut ne se trouve ni du côté d'une supposée pureté originaire (le ver était dans le fruit dès l'origine nous diront les belles âmes) ni du côté du grand partage qui distingue sans faillir le bon grain de l'ivraie (la trahison était prévisible trancheront les aspirants procureurs). Non, rien de tout de cela n'assure le devenir d'une expérience. L'interstice qui a été ouvert ne se maintiendra actif et créatif qu'à condition de se porter en avant et de poursuivre sans relâche son travail de recomposition, qu'à condition de préserver son indéfectible singularité. Mais en cas d'insuccès, les inventeurs d'interstices, à la fois ceux qui le trouvent et le créent - car c'est bien sous le vocable d'inventeurs que sont désignés les découvreurs de trésors - verront se retourner contre eux les hypercritiques et les dogmatiques qui, au lieu d'analyser le

5 **Georges Bataille**, *L'expérience intérieure*, Coll. Tel, Gallimard, 1978, p. 15.

Multiplicité interstitielle

processus de détournement ou d'affaiblissement de l'expérience, préféreront « incriminer ceux qui ont pris l'initiative et lancé l'idée »⁶. L'erreur d'analyse est tragique car le fait qu'une expérience se soit éteinte « ne veut pas dire que pendant un certain temps ce concept ou ce projet n'ont pas été potentiellement actifs »⁷. L'indexation de la critique exclusivement sur le constat d'échec (l'interstice qui se referme, l'expérience qui rentre dans l'ordre, le projet qui a été capté) empêche de reparcourir le mouvement d'ensemble de l'expérience et interdit de le ressaisir dans toute sa portée et toute sa créativité. La focalisation sur le résultat (la récupération) interdit de prendre la mesure du processus (d'autonomisation). Lorsque la réponse ne fait plus de doute, alors le problème, mis en questionnement dans l'expérience et mis en action dans l'interstice, est relégué à l'arrière plan. Mais, est-il encore temps de se préoccuper de la qualité d'un processus lorsque sa conclusion ne souffre plus de débat ?

3. Déplacer le regard, le renverser ou le détourner

Longuement dans ses travaux, Michel de Certeau nous incite à déplacer le regard, à le renverser ou à le détourner. Une société, pour l'auteur de *L'invention du quotidien*, se compose de certaines pratiques exorbitées, structurantes et englobantes, bruyantes et spectaculaires, et d'autres pratiques « innombrables, restées "mineures", toujours là pourtant quoique non organisatrices de discours, et conservant les prémices ou les restes d'hypothèses [...] différentes pour cette société ou pour d'autres »⁸. Si le regard se focalise sur ce qui se présente le plus immédiatement à lui - ce que la réalité lui renvoie de plus abouti et de plus légitime - alors il

6 **Henri Lefebvre**, *Critique de la vie quotidienne 3 - De la modernité au modernisme, Pour une métaphilosophie du quotidien*, L'Arche éditeur, 1981, p. 105-106.

7 Idem, p. 106.

8 *L'invention du quotidien - 1. Arts de faire*, Coll. Folio, 1990, p. 79.

restera inaccessible à de nombreuses réalités, encore en devenir, agissant plus silencieusement. La société dont nous parle Michel de Certeau est donc bien une société à ontologies multiples, qui ne saurait se réduire à ses développements les plus visibles et les plus englobants mais qui se compose également d'une multiplicité de devenirs restés à l'état de fragments, à peine ébauchés, mais qui ne demandent qu'à se déployer — une multiplicité de devenirs, certes mineurs ou minoritaires, mais dont il ne faudrait pas sous-estimer la portée constituante. L'interstice représente certainement un des espaces privilégiés où des questions refoulées continuent à se faire entendre, où certaines hypothèses récusées par le modèle dominant affirment leur actualité, où nombre de devenirs minoritaires, entravés, bloqués, prouvent leur vitalité. Les interstices sont là pour nous rappeler que la société ne coïncide jamais parfaitement avec elle-même et que son développement laisse en arrière plan nombre d'hypothèses non encore investies - des socialités ou des citoyennetés laissées en jachère, authentiquement disponibles, capables de susciter les expérimentations les plus ambitieuses. Souvent les pratiques artistiques remplissent ce rôle de dévoilement ou de révélateur, de déploiement ou de dépliement de ces potentialités accumulées par une société devenue multitude. Cette société-multitude est loin de réussir à explorer toutes les perspectives qu'elle inaugure. Elle ne parvient plus à assumer sa propre puissance, ni à se hisser à la hauteur de sa créativité. Par un travail interstitiel, par un mouvement de rupture, par des chemins de traverse, cette multiplicité de devenirs, niés, méprisés, occultés, délaissés, reprennent le dessus et imposent leur perspective. L'expérience interstitielle représente une occasion privilégiée pour renouer avec ces hypothèses et ces devenirs disqualifiés par l'économie générale de la société, maintenus en lisière de son développement ou ensevelis sous la somme de ses productions marchandes⁹.

⁹ Cf. **Michel Foucault**, *Il faut défendre la société - Cours au Collège de France, 1976*, Gallimard-Seuil, 1997, p. 8 et 9.

4. Les arts de la ruse

L'interstice agit à la fois de l'intérieur et à l'opposé de ce qu'est la ville et son urbanisme. Il conjugue une puissance antagonique (disjonctive) et une puissance constituante (affirmative). C'est donc un contre-pouvoir qui se détermine au sein même de la réalité à laquelle il s'affronte; nous pourrions tout aussi bien parler de contre-expérience ou de contre-existence tant cette forme d'antagonisme s'alimente à des forces "positives". L'expérience interstitielle nous éloigne de la conception classique des contre-pouvoirs qui tirent leur énergie (et leur raison d'être) du rapport en négatif qu'ils entretiennent avec leur contexte institutionnel. Rien de tel dans le travail interstitiel ; sa force, il la tient des processus qu'il est susceptible d'amorcer. Sa montée en puissance se réalise et se module en fonction de l'intensité (vécue, éprouvée) de ses créations et de ses expérimentations. L'expérience interstitielle est une forme de radicalité et de subversion essentiellement "positive", directement indexée sur la dynamique qu'elle est capable d'impulser. Sa faculté d'opposition et de contradiction ne lui parvient pas du dehors (en tant que reflet inversé de la réalité dominante) mais se construit peu à peu, sous la forme de coopérations et d'alliances d'acteurs, par l'intensification des agencements de vie (partage, rencontre), grâce à la co-existence de multiples singularités... L'interstice déchire l'image élogieuse, esthétisée ou performante que la ville se donne d'elle-même mais elle ne le fait pas en fonction d'un point de vue extérieur - une autre image de la ville ou un programme alternatif - mais en rusant avec ce qu'est la ville elle-même, en jouant avec ses tensions internes et ses propres contradictions : ce que la ville délaisse et désinvestie, des friches, ou ce qu'elle ne parvient plus à intégrer, des mobilités trans-culturelles. L'expérience interstitielle signe la fin d'un rêve de pureté en matière politique¹⁰, c'est-à-dire l'idée que l'alternative puisse se déterminer en soi, sous une forme épurée (un idéal, une utopie). Si un autre monde est possible, son possible se

¹⁰ **Michael Hardt et Toni Negri**, *Empire*, éd. Exils, 2000, p. 75.

constitue par hybridation, déplacement, détournement, renversement, mais certainement pas par la mise en œuvre d'un idéal ou la mise en programme d'une espérance. A ce titre, l'interstice représente la parfaite métaphore de ce que peut être le mouvement de l'antagonisme et de la contradiction dans la ville post-fordiste : un mouvement qui s'affirme au fur et à mesure de ce qu'il expérimente, qui monte en intensité grâce aux modalités de vie et de désir qu'il libère, qui s'oppose à la hauteur de ce qu'il est susceptible d'inventer et de créer.

5. Une politique des singularités

Chaque expérience interstitielle se fonde sur des intérêts et des désirs à chaque fois très spécifiques. Ce qu'elle initie est difficilement transposable dans un autre contexte, difficilement intégrable par d'autres acteurs. Ce qu'elle exprime n'est pas immédiatement traduisible. Ce serait un leurre que de penser que les interstices finissent, à l'intérieur d'un milieu urbain, par se rejoindre et se relier naturellement et, de la sorte, par tramer une autre urbanité dans la texture même de la ville. Le processus est certainement plus hasardeux. A la suite de Michael Hardt et de Toni Negri, il nous faut bien admettre que de telles expériences ne s'articulent pas entre elles comme pourraient le faire les maillons d'une même chaîne de révolte¹¹. Les impulsions, les amorces, les motivations sont certainement similaires. A chaque fois, s'affirme la volonté de partager d'autres formes de socialité, se révèle un désir de "commun" et de coopération mais un désir et une volonté qui investissent des perspectives différentes et se déterminent sur des plans là aussi très divers (des plans politiques, esthétiques, intellectuels, sociaux, affectifs...). Cette multiplicité ne forme pas spontanément un ensemble discernable et lisible, en un mot, politiquement cohérent. Mais, pour Michael Hardt et Toni Negri, ce que ces expériences perdent en extension et en généralisation, elles le gagnent en intensité. Elles sont faiblement communicables,

¹¹ Idem, p. 85.

Multiplicité interstitielle

difficilement transposables. Par contre, chacune d'entre elles atteint, du seul fait de sa dynamique, un fort degré d'expérimentation et de création et une grande intensité dans l'élaboration et l'exploration de ses agencements. Comme le notent les deux auteurs, ces modalités de lutte ou de résistance, faute de parvenir à se prolonger et à se renforcer horizontalement, sont forcées de rebondir à la verticale et d'atteindre immédiatement un haut niveau de créativité, une haute intensité constituante¹². Ces expériences touchent rapidement à l'essentiel et potentialisent très vite des questions globales, parce qu'elles se définissent par leur caractère authentiquement biopolitique, parce qu'elles se préoccupent de créer de nouvelles formes de communauté et de vie; à ce titre, elles sont obligées d'affronter des problèmes "absolus", ceux qui touchent à la vie et à l'existence. Ce qui les caractérise, c'est bien leur énergie propre : leur capacité à initier, à embrayer, à amorcer. Les expériences interstitielles sont emblématiques d'une politique des singularités, à savoir une politique qui tire sa force de sa mobilité et de ses intensités, de sa faculté d'expérimentation et de la "qualité" de ses agencements, de son ouverture aux questionnements et de son rapport "banalisé" et immédiat aux problèmes "absolus" (le problème du "comment" : comment coopérer, créer, éduquer, penser ? Le problème posé par les formes de vie).

6. Le rez-de-chaussée de la ville

Les friches construisent aujourd'hui le rez-de-chaussée de nos villes¹³. Que représente le rez-de-chaussée ?, à la fois un espace intermédiaire entre l'intimité d'une habitation et la globalité de la ville, à la fois le seuil d'un immeuble qui, une fois franchi, ouvre sur la multiplicité et la transversalité des rues, à la fois, également, une des parties communes, ni espace privé, ni espace public, mais effectivement une part

¹² Ibid., p. 86.

¹³ Cf. **Constantin Petcou et Doina Petrescu**, "Au rez-de-chaussée de la ville", revue *Multitudes*, n°20, 2005, p. 75 à 87. L'article est en ligne sur le site de la revue : <http://multitudes.samizdat.net>.

de commun partagée par l'ensemble des résidents. Le rez-de-chaussée, c'est aussi un espace-temps où l'on peut se croiser, se rencontrer ou s'ignorer, s'arrêter le temps d'une discussion ou passer au plus vite. C'est l'endroit de la cohabitation improbable d'une diversité d'objets : les bicyclettes, les poussettes, des éléments de mobilier oubliés à chaque déménagement, des prospectus qui s'entassent, des courriers qui attendent leur destinataire et qui reposent en haut des boîtes aux lettres... Au rez-de-chaussée de la ville : nous faisons de cette formulation un principe méthodologique. En effet, une sociologie des "interstices urbains" ne dispose pas de meilleur point de vue épistémique que celui que nous accorde cette multiplicité de rez-de-chaussée : des interfaces et des entre-deux, l'entrecroisement de nombreuses communautés de vie et de travail, en un mot, cette "part de commun" qui se constitue dans une grande variété d'espace-temps collectifs, loin des replis identitaires ou d'une intimité supposée protectrice, loin également d'une "publicisation" bavarde et envahissante. Où se localisent ces rez-de-chaussée de la ville ?, où se loge notre part de commun ?, dans la multiplicité des espaces incertains : des terrains vagues et des lieux laissés en friche, c'est-à-dire partout où des transitions et des transversalité demeurent possibles, partout où du "commun", du "partagé", de la "rencontre" restent envisageables.

La cOOp

La cOOp a pour objectif de créer et diffuser des ouvrages sans contrainte de genre ni de style pour le bonheur du lecteur.

Tous les supports seront mis en œuvre, de l'électronique au papier.

Les acteurs de la cOOp mènent une réflexion sur la nature des droits d'auteurs, sur le droit des auteurs (écrivains, chercheurs, peintres, illustrateurs, graphistes...) à disposer de leur travail même une fois édité ainsi que sur les droits des lecteurs à accéder aux contenus quelles que soient leurs ressources.

Les logiciels utilisés pour la conception et la réalisation des documents sont des logiciels libres.

Objet de la cOOp

La cOOp a pour objet principal d'éditer de façon artisanale des ouvrages de tous types (essais, recherches, ouvrages d'art...) en tirant parti à la fois des méthodes artisanales traditionnelles et des ressources de la technologie (édition électronique, mise en réseau...). Cette activité sera accomplie en menant une réflexion sur la nature des droits d'auteurs et de reproductions, en maintenant l'intégralité de la possession de ces droits aux auteurs qui seront édités par l'association ainsi qu'en privilégiant l'usage de logiciels libres pour la création et la réalisation des ouvrages.

L'objet secondaire est d'organiser des événements, des manifestations culturelles (festivals, débats, rencontres, lectures, expositions, repas à thèmes...), des ateliers de travail (écriture, lecture, peinture...) en présence d'artistes, auteurs, écrivains, chercheurs, peintres, illustrateurs,

la c00p

éditeurs. Ces événements pourront se dérouler dans divers lieux publics (salles de spectacle, salles polyvalentes, médiathèques...) ou privés (cafés/restaurants à thèmes, salles privées, maisons particulières...).



la.coop@free.fr

www.la-coop.org

II ~ coopérative indépendante d'éditions artisanales